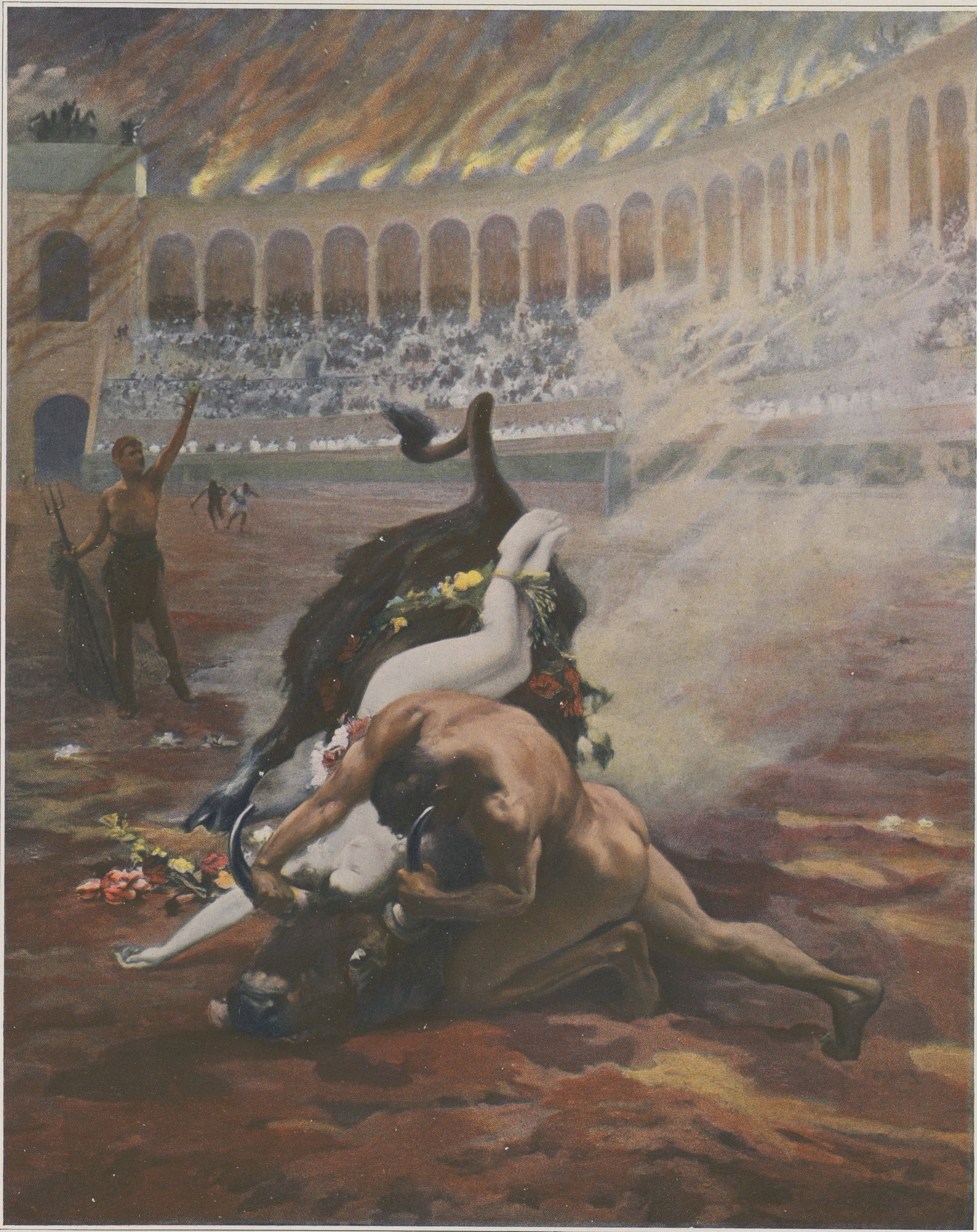


FIGARO ILLUSTRÉ



JAN STYKA PINX.

QUO VADIS ? — URSUS TERRASSANT L'AUROCHS

ÉDITEURS :

MANZI, JOYANT & C^{IE}

LE FIGARO

24, boulevard des Capucines

26, rue Drouot

Ayuntamiento de Madrid

Prix : 3 fr. ; Étranger : 3 fr. 50

BELLE JARDINIÈRE

2, rue du Pont-Neuf, Paris

ENTRÉE NOUVELLE : 4, rue Boucher

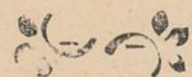


VÊTEMENTS de FOURRURES

pour

Hommes, Dames et Enfants

Livrées



Envoi franco du Catalogue général
et des Catalogues spéciaux sur demande

SEULES SUCCURSALES

PARIS, 1, place Clichy

LYON, MARSEILLE, BORDEAUX

NANTES, ANGERS, LILLE, SAINTES



Vingtième année.

NOVEMBRE 1902

Deuxième série. — N° 152

FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraissant le 2^e samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien



JAN STYKA. — SON PORTRAIT PEINT PAR LUI-MÊME
(Salon de 1901. — Société des Artistes français)



L'ATELIER DE M. JAN STYKA PENDANT L'EXÉCUTION DES TABLEAUX POUR *Quo vadis?*

LE PEINTRE DE QUO VADIS?

Vous vous rappelez la question qu'un congrès littéraire a récemment posée aux écrivains les plus célèbres de l'ancien et du nouveau Continent : « Si toutes les bibliothèques du monde allaient brûler et si vous aviez le choix d'un livre à sauver, lequel préféreriez-vous ? — *L'Iliade* ! répondirent quelques hellénisants. — La *Bible*, affirma le plus grand nombre. Beaucoup même, parmi ces derniers, ajoutèrent simplement : *les Évangiles*. » Je ne sais si, sans faire le choix entre les Évangiles canoniques et les Évangiles apocryphes, les innombrables amateurs de la légende adorable de Jésus n'auraient pas aussi bien fait de répondre : « Périissent même les Évangiles, pourvu que l'impérissable souvenir en reste immortellement à des hommes visités, un jour, par un Dieu. »

Quelle histoire, si souvent traîtresse à l'égard de ses Alexandre sans tombeau certain et de ses César dont on n'a jamais retrouvé l'urne fu-

nèbre, vaut la légende fidèle de Celui dont deux mille ans d'adoration humaine gardent encore, pour les siècles futurs, depuis la misérable crèche de son berceau jusqu'à l'ignoble croix de son agonie, les impérissables reliques de sa vie tout entière ? Où est passée la chlamyde d'or dans laquelle Agamemnon, roi des rois, harangua, à Mycène, les douze chefs de *l'Iliade* ? Et voici encore la pauvre tunique sans couture dans laquelle l'humble fils du charpentier Joseph prononça les

premières paroles de pitié qu'aient entendues les foules affamées, nourries de pains miraculeux par le Prophète, autour des lacs de Nazareth. Où est tombé le poignard de Brutus, taché, dit-on, du plus beau sang dont les veines d'un homme se soient bleuies ? Et voici encore et toujours les épines, voici les clous, voici la croix du monarque nouveau que la pitié humaine proclama un jour, pour que, depuis, de ce symbole d'ignominie relevât désormais ce que le monde a de plus malheureux et de plus conforme à ses communes et inévitables destinées. Quelle



TÊTE DE LION (étude)

mémoire d'homme oubliera, même sans écrits qui les transmettraient aux âges postérieurs, les actes de cet homme qui apporta un peu de grandeur à tant de déchéance, un peu de divinité immortelle à tant de mortelle humanité? A défaut de livres qui perpétueront cette légende plus belle que de l'histoire, les gorges de nos vierges et les seins de nos mères se chargeront de

la continuer avec leurs croix et leurs parures, aussi longtemps qu'il y aura un soleil pour les faire resplendir plus puissamment que n'ont fait, sur leurs marbres antiques, les Nymphes et les Vénus déjà perdues d'un Olympe menteur qui s'était promis, certes, un plus lointain avenir. Et même, pierres contre marbres, celles où les pieds de Jésus laissèrent leurs traces adorables



Cliché Moreau frères.

LYGIE AU JARDIN D'AULUS

sur une Voie romaine pavée de tombeaux, ne valent-elles pas, pour éterniser la légende d'amour, ceux qui n'ont pas suffi, avec leur magnificence et leur art, à sauver une histoire de haine dont les maîtres de ce supplicé n'ont pas joui longtemps dans leurs urnes vides et leurs poussières perdues?

Vous n'avez pas oublié la fortune sans pareille qui accueillit, naguère, un livre écrit sur la simple légende des pieds de Jésus

empreints sur une dalle de la vieille voie Appienne. « Néron a passé, disait la dernière page de ce beau livre, comme passent la rafale, la tempête, le feu, la guerre ou la peste. Et désormais, des hauteurs du Vatican, règne, sur la ville et le monde, la basilique de Pierre. Non loin de l'ancienne porte Capène s'élève aujourd'hui une chapelle minuscule, avec cette inscription effacée à demi : *Quo vadis, Domine?* » On sentait bien que ce

simple titre, qui avait inspiré un tel livre, éveillerait encore d'autres enthousiasmes et que la plume provoquerait le pinceau, en attendant que l'ébauchoir du sculpteur et la baguette du musicien s'émussent aussi sur un sujet de piété si tendre et d'art si fécond. Que fallait-il à l'évocation complète de cette légende sacrée, par les quatre arts à la fois? Une science archéologique égale à l'amour intense que cette Rome antique inspire à quiconque en a fréquenté les ruines et en conserve une insurmontable nostalgie. Ah! cette poésie des tombes; cette Rome maîtresse de la vie par la puissance de la mort!...

Ici, une confidence a sa place, et je me propose de l'écrire aussi simplement que je l'ai vécue, deux ans, dans l'atelier d'un peintre.

* * *

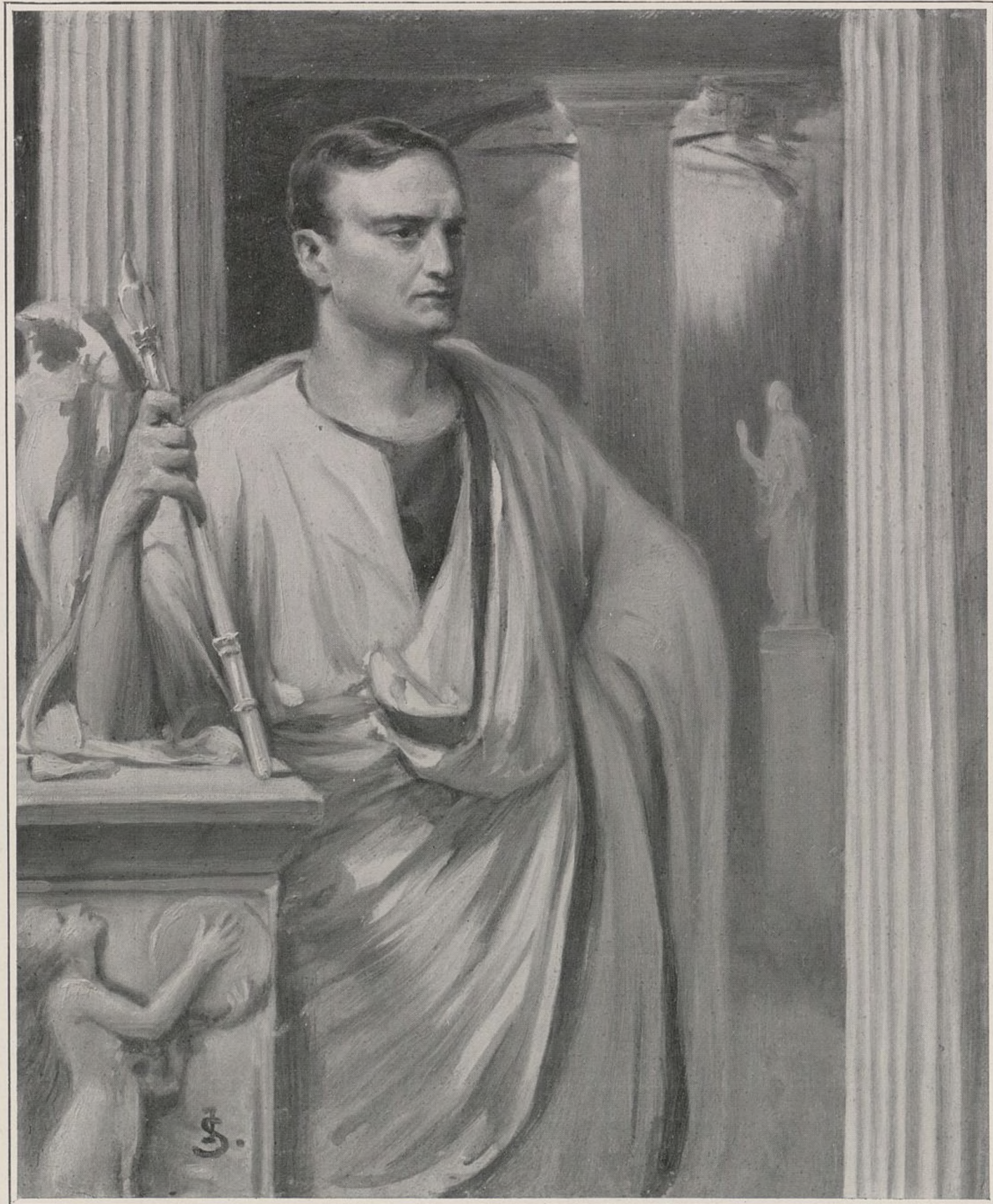
Un jour de l'année 1900, l'Exposition Universelle battant son plein, je m'étais égaré hors des clôtures officielles de l'ahurissante foire; et je cherchais un peu de silence dans la solitude momentanée des Champs-Élysées, quand, devant la rotonde du Palais de Glace, une inscription frappa mon attention. Sous le titre de *Cirque de Néron*, elle annonçait l'œuvre d'un peintre polonais, de Jan Styka, dont j'avais lu le nom pour la première fois dans le *Tygodnik Ilustrowany* de Varsovie, un an auparavant.

Quelle folie de la déroute avait porté, comme une épave, ce malheureux du pays des audacieux Sokols, contre les claies de cette monstrueuse et inexorable Exposition? Ignorait-il que, hors de ces barrières de la tapageuse et fausse renommée, le salut était inespéré; et n'avait-il pas, l'exemple atroce de tant d'autres infortunés, compris pourtant dans l'enceinte où la ruine fut, dit-on, l'hôtesse assidue des barnums fastueux? Une curiosité cruelle me poussant, j'entrai dans ce cirque des *Martyrs chrétiens chez Néron*, pour voir comment y mourait un autre

martyr, — le peintre. La solitude du podium intérieur, où une foule de chrétiens se faisait crucifier sans une plainte, m'y parut encore plus impressionnante que celle des avenues extérieures autour desquelles, par delà les barrières administratives, la foire universelle continuait à bruire plus ironiquement. Imaginez-vous un cimetière, au sein d'une kermesse, comme on en voit, parfois, dont les alentours servent de champ de foire ou de féerie à une foule qui ne se passionne qu'aux affaires ou aux plaisirs. Les gaies chansons et les folles rumeurs de la fête voisine m'aideraient-elles à mieux entendre les rugissements des lions et les soupirs des victimes, dans cette arène aux gigantesques proportions dont la poignante composition évoquait un drame énorme, long de deux cents pieds de toile, haut de vingt et plus? Je ne sais, mais je n'eus de paix avec ma conscience que lorsque, dehors, j'eus crié de toutes mes forces à ce Paris féroce, bien digne d'avoir aussi d'autres Néron pour ses autres martyrs, qu'il avait dans ses murs un maître de première venue, une œuvre de premier ordre dans son enceinte qui ne serait pas, pour Jan Styka, celle de la fortune facile. Quoi que valussent les pages que je consacrai alors à ce peintre, — dans la *Revue Illustrée* entre autres, — il m'est permis de constater, par les résultats acquis depuis deux ans, que, si mon enthousiasme n'ajouta pas une once à la valeur de Jan Styka, ma voix servit du moins à prononcer pour la première fois un nom que mes contemporains ont depuis retenu.

Je n'arrêterai pas cette confession, naïve peut-être, sans lui donner la conclusion qu'expliqueront les pages qui vont suivre. A quelque temps de là, parut en France un livre que son auteur polonais avait écrit bien auparavant, sous le titre et sous la légende de *Quo vadis?* Cette fois, l'Italie, qui venait de faire à ces pages de langue slave la traduction et le succès qu'elles méritaient, devançait notre pays si amateur, en littérature, de découvertes lointaines. Cette fois, enfin, il n'y avait pas à récriminer; car l'œuvre de Henryk Sienkiewicz, d'aussi puissante composition

que de christianisme noble, soutenait avec aisance la renommée extraordinaire que des masses de lecteurs français lui firent, et ramenait le goût public vers une littérature hautement morale, qui n'était pas incompatible avec le plus grand art. Depuis les jours infortunés des *Martyrs chrétiens au Cirque de Néron*, je me plaisais à visiter quelquefois Jan Styka dans son atelier. Plus j'observais ce bon colosse d'homme au repos, plus je m'attachais à cet artiste en perpétuel travail de gestations épiques. J'en admirais surtout la science d'archéologue gréco-romain, jointe à une piété presque naïve de chrétien primitif. Elle n'allait pas sans un goût charmant de féminisme et de modernité dont se revêtaient, sous son pinceau robuste d'atavique Barbare, ses créations aussi voluptueuses que chrétiennes de Parisien régénéré. Évidemment, son *Cirque de Néron* était inspiré du *Quo vadis?* de son varsovien compatriote. Pourquoi ne chercherait-il pas une revanche de sa première défaite, — si honorable à tous égards, — dans la continuation de cette lutte si émouvante des premiers Chrétiens et des derniers Romains? C'était aussi l'heure où, sous le titre d'*Ave Cæsar*, j'essayais de reprendre, dans la *Nouvelle Revue*, le cadre d'un roman chrétien dont, bien avant d'avoir lu l'œuvre de Sienkiewicz, j'avais tracé les premières lignes dans un livre qui ne fut pas lu. Styka aimait ces pages de philosophisme plus scripturaire peut-être, mais moins pictural que celles de son si dramatique et si imaginaire rival. Il



PÉTRONE « ARBITER ELEGANTIARUM »

JAN STYKA



Cliché Moreau frères.

LE BANQUET FLOTTANT DE NÉRON SUR L'ÉTANG D'AGRIPPA

voulait les illustrer de son crayon si romain et si sûr d'une époque historique qu'il connaissait, comme son premier livre qu'il n'avait plus cessé de lire dans Tacite, Suétone, Pline, Bosio, Canina, De Rossi, Kiepert, Baumeister, Duchesne, Bilezewski, Duruy, Blanc, Allard, et, mieux que dans les livres

qui nous en restent, dans cette Rome antique elle-même où il avait vécu les plus laborieuses années de sa vie artistique.

« Cet *Ave Cæsar*, eus-je le courage de lui répondre, ne mérite que de dormir dans la poussière d'où il ressuscitera peut-être, un jour, quand il sera plus digne de vivre. Le *Quo vadis* ?



Gliché Moreau frères.

LE BAISER D'EUNICE

est, au contraire, un chef-d'œuvre auquel le temps a donné sa maturité pleine et son admirable consécration. Illustrez-le. Je chercherai son éditeur. »

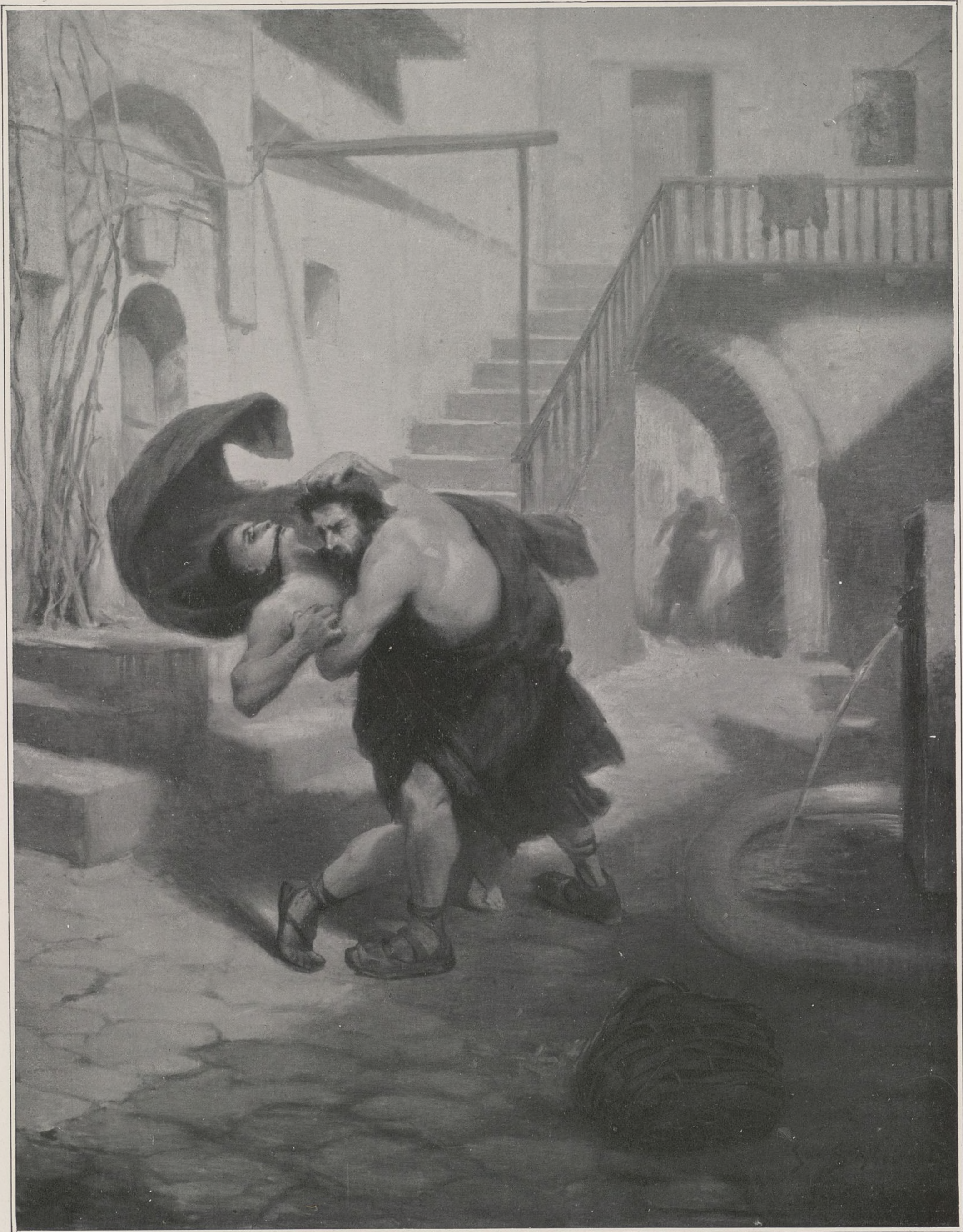
La tâche n'était pas commode. Les premières éditions du *Quo vadis* ? étaient déjà par cent mille dans toutes les mains, et son

auteur en avait si imaginativement peint les scènes à l'encre seule, que son illustrateur ne risquerait peut-être que d'en affaiblir, au crayon, les merveilleuses couleurs. Qui sait ? Et, pénétré de mon sujet, je profitai, un matin, de mon passage chez l'éditeur même de la *Nouvelle Revue* pour glisser dans son

cabinet ma requête, en faveur du peintre du *Cirque de Néron*, en même temps que je déposerais la suite du manuscrit d'*Ave Cæsar*. Ernest Flammarion est de la race, aujourd'hui rare, de ces éditeurs qui apprécient une œuvre à sa valeur réelle avant d'évaluer les affaires qui en pourront résulter. Il m'écouta

patiemment jusqu'au bout, et, avant que de répondre, laissant briller sa pensée derrière ses fines lunettes de maître, il finit par me dire ce que son malin sourire m'avait déjà fait entendre :

« Vous ne vous êtes donc levé de si matin, que pour venir me demander ma ruine ? »



Cliché Moreau frères.

URSUS TERRASSANT CROTON

Un an après cette visite, une édition nouvelle et somptueuse, cette fois, paraissait avec deux noms en tête du *Quo vadis* ? : celui de Sienkiewicz que le public n'avait plus à connaître, et celui de Jan Styka avec qui la belle renommée des grands artistes allait enfin compter. Personne ne s'y trompa : le texte,

qu'on n'avait pas oublié, ne se représentait que pour l'illustration dont on allait se souvenir aussi ; et l'éditeur courageux, que Paris seul avait pu produire pour risquer cette œuvre, pouvait écrire récemment à son téméraire inspirateur : « Je n'ai pas besoin de vous dire que cette opération de librairie est une de celles qu'un

éditeur ne fait qu'une fois dans sa carrière. » On ne peut pas, non plus, présenter tous les jours un artiste de l'envergure du nôtre.

A vrai dire, Jan Styka ne voulut pas se mesurer du premier coup au texte imposant du *Quo vadis*? Il préféra essayer,

d'abord, son crayon d'illustrateur si vite improvisé sur une simple « nouvelle » à laquelle Sienkiewicz avait donné le titre de *Suivons-le*. Flammarion en acceptait d'autant plus sûrement les prémisses, que l'écrivain polonais n'avait traité là, en épisode, qu'un prélude à son grand ouvrage, et que le *Golgotha*, autour



Cliché Moreau frères.

RENCONTRE DE PIERRE L'APOTRE ET DE NÉRON

duquel évoluaient ces douces pages, avait été aussi le sujet d'un panorama célèbre, en Pologne, où Jan Styka avait donné la large mesure de son talent pictural. Le succès de ce petit volume, illustré avec une douce émotion d'adorateur sincère qui le faisait ressembler à un jardinet plein de fleurs au printemps, comme

en peignent les pieux Fra Angelico en marge de retable dans leurs grands tableaux de *Crucifixion*, ce succès fut si franc que l'éditeur n'hésita plus à commander à son artiste les vastes fresques du *Quo vadis*? Styka s'y livra passionnément tout entier, non sans revenir par passe-temps, du crayon au pin-

ceau. De là plusieurs portraits, — le sien, entre autres, qui fit belle figure au Salon de 1901, — et d'autres tableaux de l'histoire de Pologne dont *Par le Fer et par le Feu* est, à mon sens, le plus remarquable. C'est aussi l'avis des Conseillers de Varsovie qui ont suspendu dans la Salle des Délibérations cet autre Serment d'Annibal bien significatif pour l'âme irréductible des Polonais.

Dans les illustrations que Jan Styka a « brossées », peut-on dire, pour l'édition princeps du *Quo vadis* ?, on avait remarqué deux qualités maîtresses. La première est celle d'un dessin aussi ferme que voluptueux dont l'artiste, vraiment illustrateur, charpenté d'abord et caresse ensuite ses créations, jusqu'à la vie intense dont il les fait palpiter : telles sont ces demi-figures et ces culs-de-lampe où les types du roman sont retrouvés et fixés à jamais sous les yeux du lecteur, qui n'en reconnaîtra plus d'autres. La deuxième est une manière nouvelle, bien personnelle à Jan Styka, de peindre son dessin plutôt que de le figurer, et de sacrifier l'alphabet de la ligne que quelques-uns accusent trop, pour donner à la scène l'espace où elle évoluera plus naturellement et l'air où ses sujets respireront aussi plus à l'aise ; en sorte que le crayon se transforme en pinceau et que l'illustration devient une peinture. Telles sont les pages magistrales du *Forum*, de *l'Orgie au Palatin* et de *la Cour de Néron*, pour en citer quelques-unes. Pour tout dire en un mot, cet illustrateur de passe-temps et de fantaisie est un peintre d'instinct et de volonté ; il ramène la ligne à la couleur qui l'enveloppe, et sait perdre le trait dans l'air où il ne vibre que plus naturellement.

Et le pinceau, que faisait-il dans l'intervalle ?

Quand je revins, l'autre jour, chez Jan Styka que je n'avais pas revu depuis cinq mois, les vastes pièces de l'atelier s'étaient doublées, comme par enchantement. Elles présentaient, presque aussi imposantes qu'une armée rangée en bataille, quinze nouvelles toiles, toutes hautes dans leurs cadres démesurés et toutes fières de leurs chaudes couleurs, séchées à peine. Je connaissais déjà l'histoire de Munkacsy couvrant, en un seul jour, sa toile du *Christ devant Pilate* ; je crois même l'avoir racontée dans le volume des *Souvenirs* que j'ai écrit avec ce maître, trop tôt parti. Il semble que Styka ait hérité de la virtuose *furia* du Hongrois célèbre, en attendant que lui soit aussi dévolue sa fortune artistique qu'il faut présager, sans trop présumer, à cet étonnant Polonais. Comme Munkacsy, Styka dessine surtout au pinceau et peint au fil de la mémoire. Pas un sujet qu'il n'ait observé dans l'action et dont il n'emporte les mouvements fidèles, de la rue où le modèle passait, à l'atelier où le peintre n'a plus besoin que



POPPÉE



TIGELLIN

de son œil pour revivre fidèlement la scène, et de son imagination pour la poétiser jusqu'à l'épouvante du drame ou jusqu'à l'ivresse de la rêverie. Ajoutez à ces facultés de travail une puissance particulière d'excitation qui transporte le plus souvent ce peintre aux temps où ses maîtres préférés, Rubens et Vélasquez, couvraient leurs plus grandioses tableaux des plus délicates trouvailles.

Hanté par le sujet du *Quo vadis* ? dont Styka, à travers le texte de Sienkiewicz, s'est reconstitué pour ses propres œuvres une très personnelle vision, cet autre Ursus de la peinture a ainsi abattu en cinq mois, — pas un de plus, — quinze toiles, — pas une de moins, — dont la superficie de la plus petite présente, à elle seule, plusieurs mètres carrés. Je ne crois pas qu'il faille mesurer au mètre les peintures de ce brosseur vertigineux qui attend patiemment que l'humanité se résolve à n'habiter que la moitié du globe terrestre, pour lui laisser la douce tâche de peindre l'autre. Mais je crois et je maintiens, — quoi qu'en puisse penser la « Société des Artistes français », qui ne verra pas à un de ses Salons ces toiles réservées à une Exposition particulière de Varsovie, — je crois que le moindre centimètre carré de ces longs mètres carrés de peinture présente un intérêt d'art de premier ordre, plutôt par l'ensemble des formes dont le mouvement plein d'une vie supérieure vous frappe, que par les détails des parties dont la négligence voulue ne donne que plus de valeur à la conception générale du tableau. N'importe-t-il pas surtout de vivre et d'émouvoir ? Et j'ajoute que si une telle virtuosité de peinture fait fuir les timides des lignes audacieuses et les édulcorés des touches fermes, il ne leur restera, un jour ou l'autre, qu'à revenir de plus loin pour reconnaître et admirer un art qui, pour vivre et pour impressionner, n'a pas besoin d'être regardé de si près.

Fidèle au récit du romancier de *Quo vadis* ? — comme doit l'être un interprète très personnel qui, au lieu du crayon, a préféré le pinceau, — Styka nous en voudrait de raconter son œuvre en d'autres termes que ceux qu'a employés Sienkiewicz lui-même. Il a seulement, pour son *Quo vadis* ? peint, choisi dans le livre du maître quinze des principales scènes qui lui permettraient de présenter, lui aussi, un sujet complet et une œuvre entière. Mais où Styka rivalise de maîtrise avec Sienkiewicz, c'est dans la science archéologique des milieux romains que leurs communs héros traversent. Celle du peintre est si exacte qu'on est tenté de lui faire une part d'éloges plus grande, en raison de la difficulté que la couleur devait résoudre avec plus d'exactitude, là où la littérature pouvait s'en tirer avec des lignes moins définies. Pour

arriver à envelopper d'un charme exquis le reste de la trame de *Quo vadis*?, la virtuosité des poétiques nuances semble se départir la même entre l'écrivain et le peintre.

Jetez un premier coup d'œil sur le premier tableau qui devait peindre *le Baiser d'Eunice*, et dites-nous quel boudoir romain eut plus de style et de noblesse que celui de Styka où n'a plus



Gliché Moreau frères.

NÉRON

qu'à s'ajouter, pour la description, la plume enchanteresse de Sienkiewicz : « Dans l'*unctorium* restait la seule Eunice. Un moment la tête penchée, elle écouta les voix et les rires qui

s'éloignaient vers le *laconicum* ; puis elle alla prendre le siège d'ambre et d'ivoire sur lequel Pétrone s'était assis et le porta devant la statue du maître. Debout sur le siège, elle noua ses bras au cou

de la statue ; ses cheveux roulèrent sur ses seins en flot d'or ; sa chair épousait le marbre, sa bouche était unie étroitement aux lèvres froides de Pétrone... » Ajoutez à cette description les infinis détails d'un intérieur romain, où Styka a prodigué l'éclat tranquille des marbres clairs, la morbidesse voluptueuse des cous-

sins crevés, la variété capiteuse des fleurs exotiques, l'ambre des parfums dont l'air nacré se sature ; et, pour compléter, entre les eaux jaillissantes des bassins, cet intérieur où l'amour respire pour n'avoir plus qu'à soupirer encore, voyez ce flamant rose, le cou tombant de lassitude sur le duvet de ses plumes moelleuses



Cliché Moreau frères.

VINICIUS SUR LA BERGE DU TIBRE

et, le corps tout abandonné sur une seule longue patte toute droite, s'endormant chez Pétrone comme au sein de la plus heureuse des Capoue.

Voulez-vous un autre tableau, tout aussi haut en beautés voluptueuses qu'en virtuoses vigneurs ? Regardez le *Banquet sur*

l'Étang d'Agrippa, où les premiers Romains, vraiment peints comme l'Histoire nous dit qu'ils furent, laissent loin, certes, les peintures avec lesquelles, de David à Couture, il fut de mode, dans l'École française, à nos grands maîtres de représenter les « derniers Romains » d'une si différente manière :

JAN STYKA



Stiché Moreau frères.

L'INCENDIE DE ROME

Ayuntamiento de Madrid



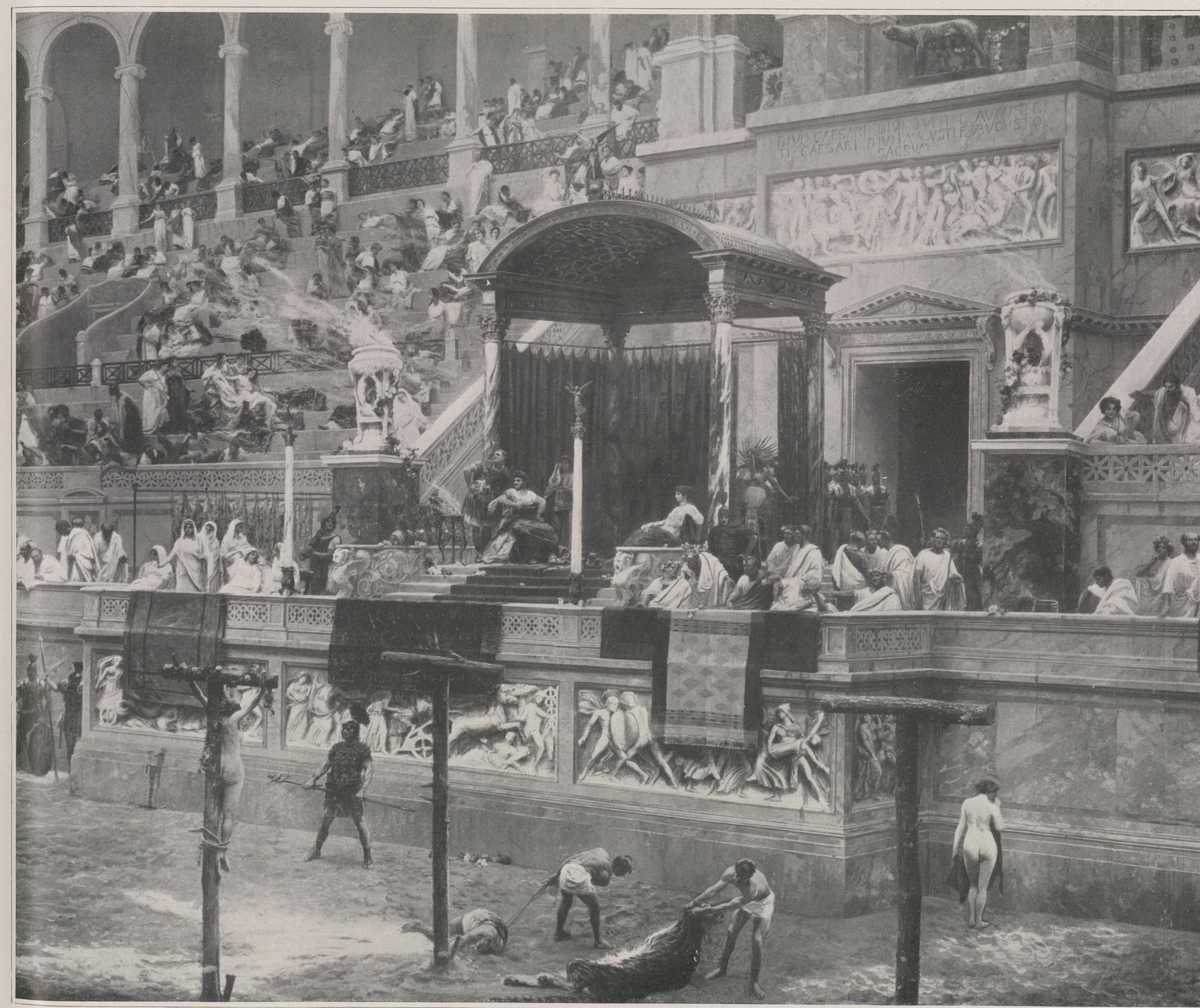
Cliché Moreau frères.

LE MARTYRE DES CHRÉTIENS AU CIRQUE DE NÉRON



Cliché Moreau frères.

LA SPINA DU CIRQUE



LA LOGE DE NÉRON

« Les prétoriens cernaient les bocages sur les berges de l'étang d'Agrippa, pour empêcher la trop grande foule des curieux de gêner César et ses invités. Il était dit, en effet, que toute l'élite de la richesse, de l'intelligence et de la beauté, assisterait à cette fête sans précédents dans les annales de la ville. Tigellin voulait dédommager Néron du voyage en Achaïe, et surpasser tous ceux qui jusqu'alors avaient organisé des réjouissances en l'honneur de César. Dans ce but, déjà quand il l'avait accompagné à Naples, puis à Bénévent, il avait envoyé des ordres pour que des extrémités du monde l'on fit venir des animaux, des poissons rares, des oiseaux et des plantes, sans oublier les vases et les étoffes qui devaient ajouter de l'éclat au festin. Les revenus de provinces entières s'engloutissaient dans ces préparatifs, mais c'était là un détail dont le favori n'avait cure. Son influence allait croissant. Tigellin n'était peut-être pas plus aimé de Néron que les autres augustans, mais il se rendait chaque jour plus indispensable. Pétrone infiniment supérieur par la distinction de ses manières, par son intelligence, par son esprit, savait mieux amuser César dans la conversation, mais, pour son malheur, il l'éclipsait et provoquait sa jalousie. En outre, il ne savait être un instrument aveugle, et César redoutait ses critiques. Le surnom seul d'Arbitre des élégances octroyé à Pétrone froissait l'amour-propre de Néron. Qui donc y avait droit, sinon lui ! Tigellin avait assez de bon sens pour se rendre compte de ce qui lui manquait, et, voyant qu'il ne pouvait rivaliser ni avec Pétrone, ni

avec Lucain, ni avec ceux que distinguaient la naissance, les talents ou la science, il avait résolu de les éclipser par sa servilité et par le déploiement d'un luxe insolite. Il avait donc fait dresser les tables du festin sur un gigantesque radeau construit de poutres dorées. Les bords en étaient ornés de conques magnifiques pêchées dans la mer Rouge et dans l'océan Indien, et de massifs de palmes, de lotus et de roses, entre lesquels on avait placé des statues de dieux, des cages d'or ou d'argent remplies d'oiseaux chatoyants, des fontaines d'où jaillissaient des parfums. Au centre s'élevait un velum de pourpre syrienne, soutenu par des colonnettes d'argent; sous ce velum, les tables préparées pour les invités resplendissaient de verreries d'Alexandrie, de cristaux et de vases, fruit de pillages en Italie, en Grèce et en Asie Mineure. Le radeau, ile verdoyante et fleurie, était relié par des cordages d'or et de pourpre, à des barques en forme de poissons, de cygnes, de mouettes, de flamants; et dans ces barques, aux rames polychromes, étaient assis, nus, des rameurs et des rameuses au corps harmonieux, au visage de beauté parfaite, les cheveux tressés à l'orientale ou massés sous des résilles d'or.

Lorsque Néron, avec Poppée et les augustans, eut abordé le radeau principal et pris place sous la tente de pourpre, les barques glissèrent, les rames frappèrent l'eau, les cordages se tendirent, et le radeau emportant festin et invités démarra en décrivant un cercle à la surface de l'étang. De moindres radeaux l'escortaient, porteurs de joueuses de cithare et de harpe, dont les corps roses, entre l'azur du ciel et l'azur de l'eau, dans le rayonnement d'or des instruments, semblaient absorber azur et rayons, et s'épanouir en fleurs magiques. Des bâtiments étranges, dissimulés dans les taillis de la rive, envoyaient vers l'île merveilleuse, les accords de la musique et du chant. Toute la contrée résonna, les bosquets résonnèrent; l'écho propagea les sons de cors et de trompes, César lui-même, ayant d'un côté Poppée et de l'autre Pythagore, admirait, et entre les barques, nagèrent des sirènes, il ne marchandait pas ses éloges à Tigellin. Cependant, par habitude, il tourna les yeux vers Pétrone, qui parut d'abord indifférent, puis, sur une interrogation directe, répondit :

« Je pense, Seigneur, que dix mille vierges nues font moins d'impression qu'une seule. » Néanmoins, le « banquet flottant » plut à César pour son imprévu. On servit des mets qui eussent humilié l'imagination d'Apicius, et tant de vins différents qu'Othon, chez qui on en pouvait boire de quatre-vingts crus, se serait caché de honte sous la table. Vinicius éclipait tous les convives par sa beauté. Autrefois, sa tournure et son visage étaient trop d'un soldat de carrière, maintenant les chagrins intimes et la souffrance physique avaient affiné ses traits, comme si la main délicate d'un statuaire y eût fait des retouches. Son teint avait perdu l'ancien hâle, tout en conservant l'éclat doré du marbre de Numidie. Ses yeux étaient plus grands et se nuaient de tristesse. Son torse avait gardé ses formes puissantes, faites pour la cuirasse, mais sur ce torse de légionnaire s'affirmait une tête délicate et superbe.

Pétrone, en lui disant que pas une seule des augustanes ne lui pouvait être rebelle, avait parlé en homme d'expérience. Toutes avaient les yeux fixés sur lui, sans excepter Poppée ni la vestale Rubria qui, sur le désir de César, assistait au festin. » J'ignore



LYGIE

si Tigellin, cet autre Fouquet du Louis XIV des Romains, servit à son Néron le régal de voluptés que Sienkiewicz nous a décrites. Mais, devant le magique tableau de Styka, j'ose affirmer qu'aucun concours de courtisanes aux chairs nues ne rivalisa en blancheurs plus éclatantes, que celles des cygnes dont les maitresses de Néron

prenaient les ailes pour des voiles afin d'atteindre, ainsi trainées sur un radeau enchanteur, la rive d'or où les satires aux pieds fourchus et les bacchantes au thyrses hauts commencent, avant la nuit, à jeter aux brises voluptueuses du soir, les *io* et les *évohé* de la saturnale promise.

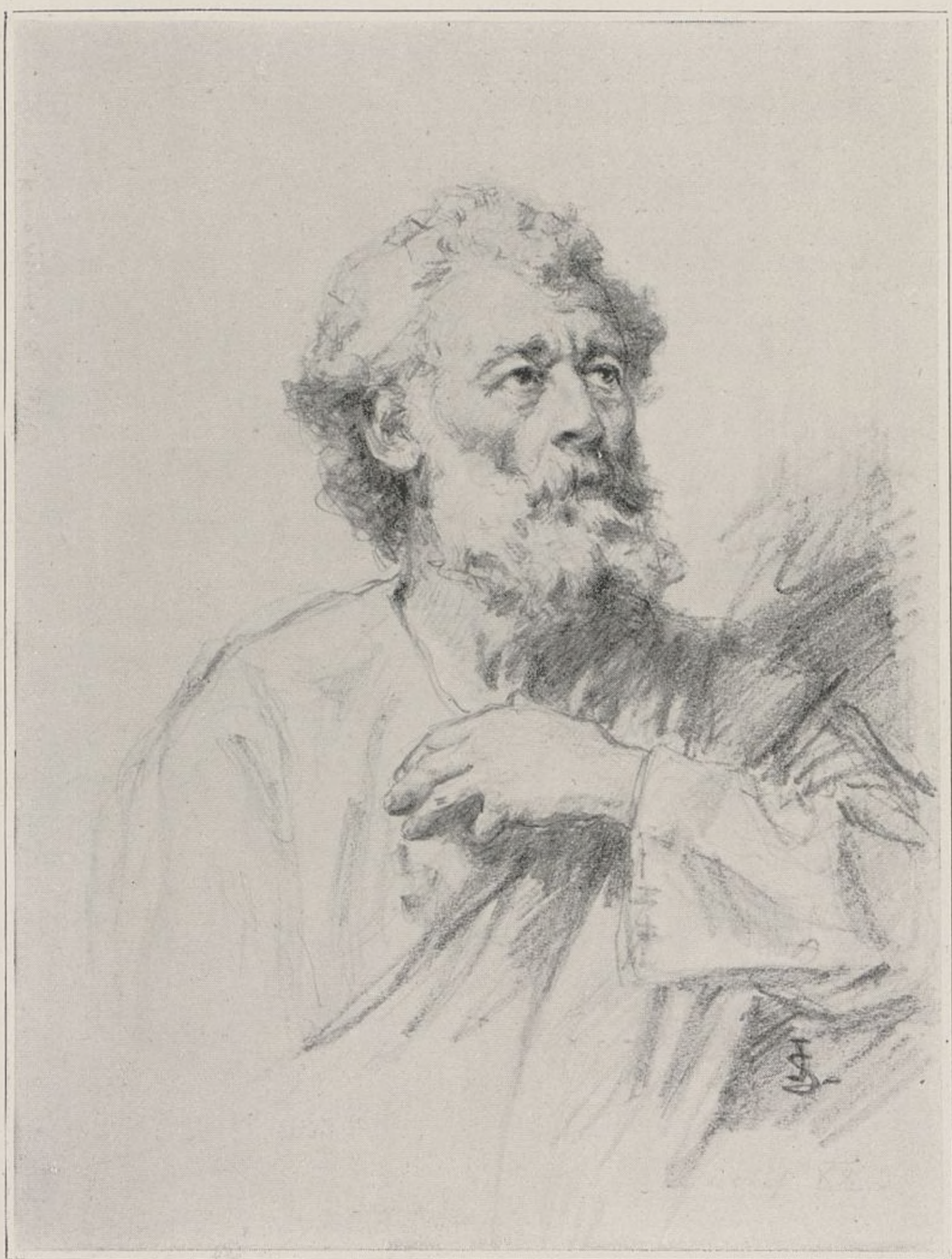


Cliché Moreau frères.

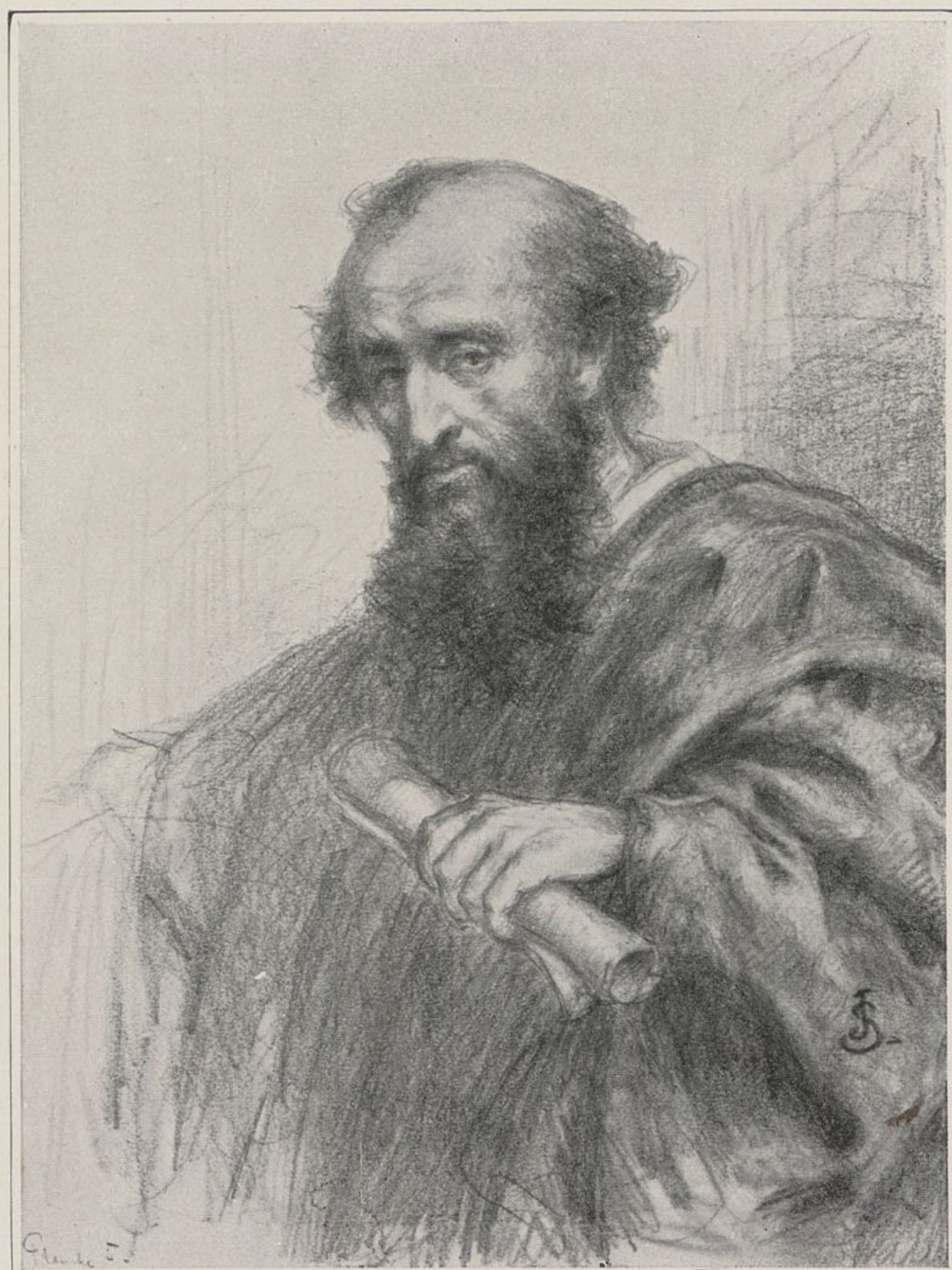
VINICIUS ET LYGIE AU JARDIN DE LINUS

Mais, à côté des fleurs de sang de ces priapées romaines dont l'étouffante exhalaison vous enivre et que Styka ne peint si somptueusement que pour les mieux flétrir, voulez-vous aspirer les fleurs de chasteté qui vont croître sur le fumier de cet Empire en décomposition ? Après les roses rouges des plaisirs profanes,

voici fleurir les lis blancs de l'amour sacré. Lisez l'idylle de *Vinicius et de Lygie*, dans le petit jardin de Linus où le romancier fait se rencontrer les deux amants chrétiens. Et regardez ensuite le tableau, peint d'aubes blanches et de liliales pâleurs, que Styka leur consacre :



PIERRE L'APÔTRE



PAUL DE TARSE

« Ursus puisait de l'eau à la citerne, et tout en tirant les doubles amphores attachées à la corde, il chantait à mi-voix un chant lygien. Ses yeux rayonnants de joie contemplaient les silhouettes de Lygie et de Vinicius parmi les cyprès du jardin de Linus. Une clarté d'or et de lis envahissait le ciel peu à peu. Dans le calme du soir, ils causaient, se tenant par la main.

« — Ne peut-il t'arriver rien de fâcheux, Marcus, pour avoir quitté Antium à l'insu de César ? demanda Lygie.

« — Rien, mon amour ! répondit Vinicius, César a annoncé qu'il resterait enfermé deux jours avec Therpnos pour composer de nouveaux chants. D'ailleurs, que m'importe César, lorsque je suis près de toi et que je te regarde, mon adorée, mon trésor ?

« — Je savais que tu viendrais. Deux fois Ursus, à ma prière, a couru aux carines demander de tes nouvelles. Linus s'est moqué de moi et Ursus aussi. »

En effet, il était visible qu'elle l'attendait, car, au lieu du vêtement sombre qu'elle portait d'ordinaire, elle avait mis une robe blanche d'étoffe délicate, d'où ses épaules et sa tête émergeaient ainsi que des primevères de la neige. Quelques anémones roses ornaient ses cheveux. Vinicius pressa de ses lèvres la main de sa bien-aimée ; ils s'assirent sur un banc de pierre au milieu de l'aubépine en fleurs.

« — Quel calme, et que le monde est beau ! dit à voix basse Vinicius. Je me sens heureux comme je ne l'ai été de ma vie. Dis-moi, Lygie, d'où cela vient-il ? Jamais je n'avais supposé qu'il pût exister un amour de ce genre. Je pensais que l'amour n'était qu'un feu dans les veines et un furieux désir, et maintenant je vois qu'on peut aimer avec chaque goutte de sang et chaque souffle de la poitrine, et sentir en même temps un calme immense et doux, comme si l'on était bercé par le sommeil, apaisé par la mort. Maintenant seulement je comprends pourquoi et toi Pomponia Græcina paraissez si sereines. Oui ! ce bonheur est un don du Christ.

« Elle appuya son gracieux visage sur l'épaule du jeune homme :

« — Mon Marcus bien-aimé...

« Après un moment de silence :

« — Tu seras l'âme de mon âme et tu seras mon bien le plus précieux, dit Vinicius d'une voix étouffée et tremblante. Nos cœurs battront à l'unisson. O ma bien-aimée, vivre ensemble, adorer ensemble le doux Seigneur, et savoir qu'après la mort nos yeux s'ouvriront encore, comme après un heureux rêve, à

une nouvelle lumière ! Dis un mot et nous quitterons Rome pour nous établir au loin...

« — Je t'aime », disait Lygie.

« Il avait appuyé ses lèvres sur les mains de la jeune fille. Un moment ils n'entendirent que le battement de leur cœur. Nulle brise ; et les cyprès se taisaient immobiles.

« Tout d'un coup ce silence fut rompu par un grondement profond et comme sortant de dessous terre. Lygie frissonna.

« — Ce sont des lions qui rugissent dans les vivaria », dit Vinicius.

« Ils prêtèrent l'oreille. Au premier grondement, un second répondait, un troisième, un dixième... Il y avait quelquefois en ville plusieurs milliers de lions dans les geôles des différentes arènes, et souvent la nuit ils venaient appuyer aux barreaux des mufles mélancoliques. C'était leur nostalgie du désert et de la liberté qui se donnait cours en ce moment, et les voix, à se répliquer dans la nuit silencieuse, emplissaient de rugissements la ville. Lygie écoutait ces voix, le cœur étreint par une terreur irraisonnée. Vinicius l'entoura de ses bras :

« — Ne crains rien, bien-aimée. Les jeux du cirque sont proches, c'est pourquoi tous les vivaria sont pleins. »

« Ils rentrèrent dans la petite maison de Linus, accompagnés par les rugissements de plus en plus formidables des bêtes... »

Que manque-t-il encore, pour que le roman soit lié par l'idylle et marche vers le drame ? Que Néron et Pierre apparaissent, l'un dans l'orgie dont il est le César à son déclin, l'autre dans la prière dont il est le Pontife à son aurore ; et la trame ainsi posée pourra courir, d'un tableau à l'autre, jusqu'à la fin de ce roman inoubliable et d'une aussi inoubliable peinture.

« L'Empereur part pour Antium, suivi de tous ses augustans ; et l'Apôtre le regarde passer, pasteur perdu dans cette foule immense qui sera bientôt son troupeau. Pierre, qui voulait avoir vu Néron, était dans la foule, avec Lygie, au visage masqué d'un voile épais et Ursus dont la force offrait à la jeune fille une protection sûre. Le Lygien prit un bloc destiné à la construction du sanctuaire et l'apporta à l'Apôtre, qui monta dessus, afin de mieux voir le défilé. La foule murmura d'abord contre Ursus qui écartait ses vagues, comme un navire ; mais quand, à lui seul, il eut soulevé le bloc que quatre des plus forts parmi ces hommes n'auraient pu remuer, on l'applaudit. Et ce fut, sous un char découvert que traînaient six étalons d'Idumée et sans

JAN STYKA



Gliché Moreau frères.

L'APÔTRE PIERRE DANS LES CATACOMBES

Ayuntamiento de Madrid

personne qu'à ses pieds deux nains monstrueux, César. Il était vêtu d'une tunique blanche et d'une toge améthyste qui bleuait son visage. Depuis son départ de Naples, il avait sensiblement engraisé. Un double menton lui amplifiait le masque, de sorte que ses lèvres, déjà trop voisines du nez, semblaient maintenant s'ouvrir sous les narines mêmes. Son cou énorme était pris dans un foulard qu'à chaque instant il rajustait d'une main pote, dont le poil roux formait sur les poignets comme une tavelure sanglante; il ne faisait pas épiler ses mains, parce qu'on lui avait dit que cela pouvait avoir pour conséquence un tremblement des doigts qui l'eût empêché de jouer du luth. Une vanité incommensurable empreignait son visage, avec de la fatigue et de l'ennui. L'ensemble de sa personne était à la fois effrayant et grotesque. On criait : « Salut divin ! salut victorieux ! salut incomparable ! fils d'Apollon ! Apollon ! salut ! » Lui, souriait. Mais parfois, des gens qui ne savaient pas leur plaisanterie prophétique, rompaient l'unanimité de l'acclamation par un : « Barbe d'airain !... Barbe d'airain ! Crains-tu que ta barbe flamboyante n'incendie Rome ? » César ne s'irritait pas trop de ces apostrophes, car il ne portait plus sa barbe l'ayant offert à Jupiter Capitolin. Mais d'autres individus, embusqués derrière des tas de pierres et derrière les assises du temple hurlaient : « Matri-cide ! Oreste ! Alcméon ! » d'autres encore : « Où est Octavie ? Rends ton manteau de pourpre ! » A Poppée qui venait immédiatement derrière lui, on lançait l'appellation : « Toison fauve ! » qui désignait les prostituées. L'oreille affinée de Néron percevait aussi ces insultes, et alors il approchait de l'œil son émeraude polie, comme pour chercher et noter les insulteurs. Ainsi vit-il l'Apôtre debout sur le bloc de pierre. Les regards de ces hommes se croisèrent. En cette minute obscure étaient face à face les deux maîtres de l'Univers; l'un, qui allait s'effacer comme un rêve sanglant; l'autre, ce vieillard vêtu de laine rude, qui prendrait possession du monde entier et de cette ville, pour les siècles des siècles. César avait passé... »

A quoi bon vous citer d'autres pages d'un livre que vous avez tous lu ? Sans doute, elles vous donneraient une vision plus littéraire des autres tableaux que Styka leur consacre. Mais il y manquerait encore la couleur resplendissante dont notre artiste les a couverts, — sa littérature, à lui — et la reproduction pâle que nous en essayons ici vous donnera la mesure de la joie artistique dont il faudra priver vos yeux. De *l'Incendie de Rome* à *la Mort de Néron*, il faudrait vous décrire un monde entier, une philosophie et une théologie entières à leur plus intensif

période qu'un artiste a su peindre, aussi puissamment que le



EUNICE

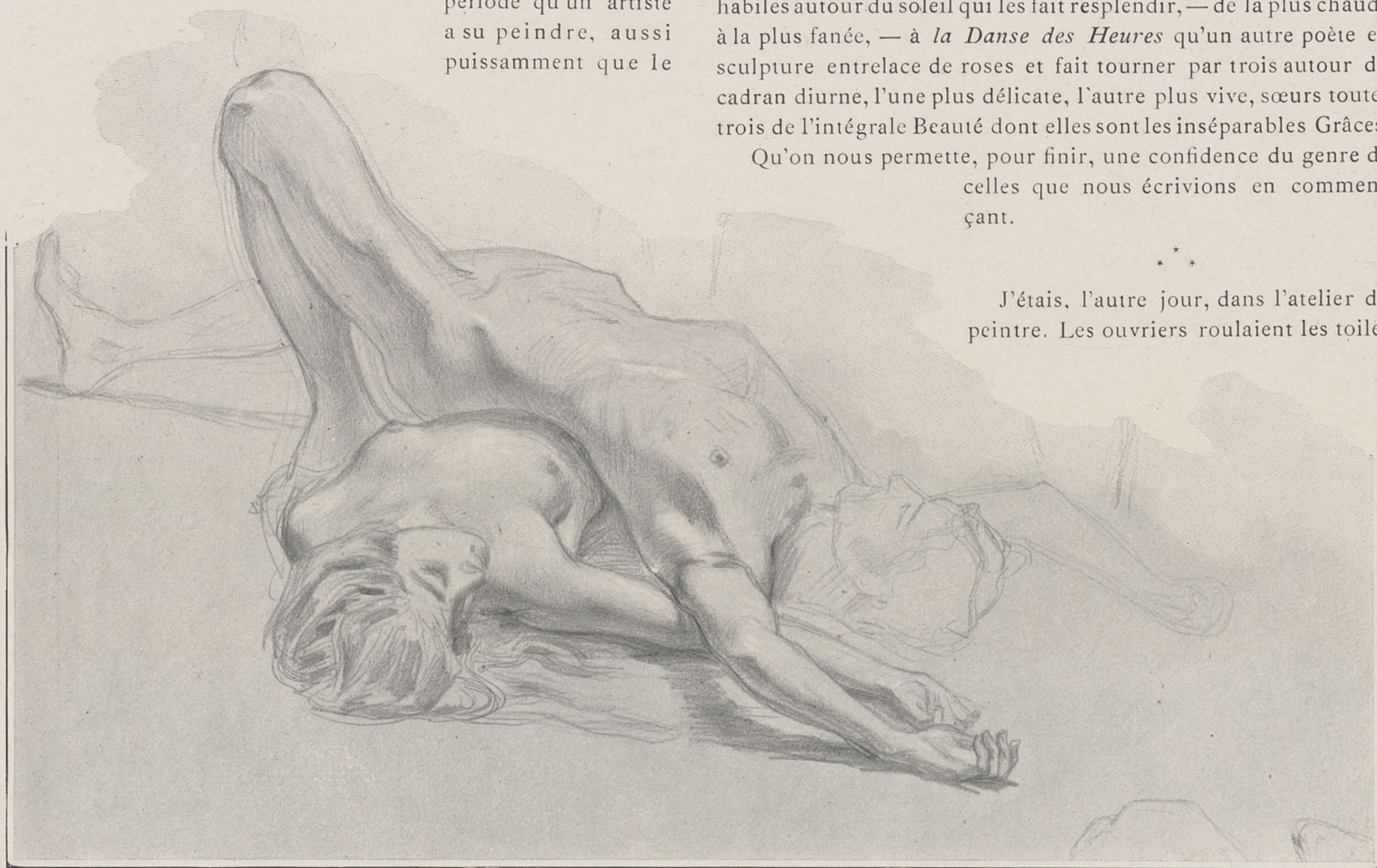
romancier sut l'écrire. Mais les pages qui nous restent ne suffiraient pas à une œuvre si longue et à un si noble effort soutenu, affirmons-le encore, jusqu'au bout, sans faiblesse.

Que dire encore de la variété des lumières avec lesquelles l'artiste semble avoir joué sur ses toiles, toutes diverses de clartés ? Depuis la première, *le Baiser d'Eunice*, jusqu'à la quinzième et dernière, *En Sicile*, ce sont à peu près toutes les heures du jour qui passent avec leurs différentes clartés, tantôt blondes comme l'aurore, tantôt ardentes comme le plein midi, tantôt mourantes comme le crépuscule. Comme les *Heures* d'Homère, celles de Styka ne boient que pour accentuer les contrastes de violence et de douceur dont ce peintre connaît à fond toute la gamme harmonieuse. Et c'est pourquoi j'aimerais mieux comparer cette danse de clartés savantes et toutes d'oppositions habiles autour du soleil qui les fait resplendir, — de la plus chaude à la plus fanée, — à *la Danse des Heures* qu'un autre poète en sculpture entrelace de roses et fait tourner par trois autour du cadran diurne, l'une plus délicate, l'autre plus vive, sœurs toutes trois de l'intégrale Beauté dont elles sont les inséparables Grâces.

Qu'on nous permette, pour finir, une confidence du genre de celles que nous écrivions en commençant.

* * *

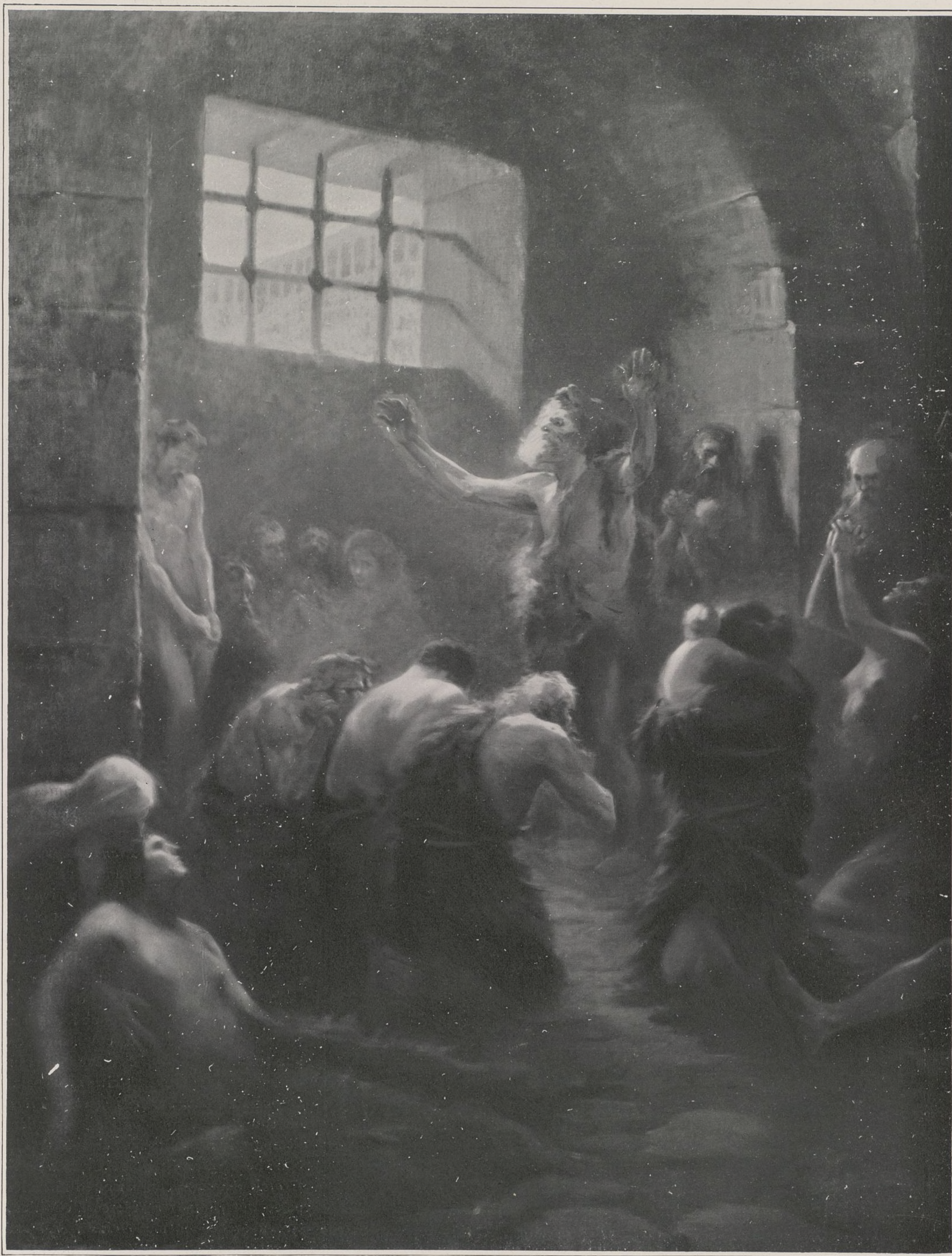
J'étais, l'autre jour, dans l'atelier du peintre. Les ouvriers roulaient les toiles



ÉTUDE POUR LE TABLEAU « LES CHRÉTIENS LIVRÉS AUX BÊTES »

dont les châssis démesurés n'auraient permis, ni le passage par les baies si grandes fussent-elles, ni leur voyage jusqu'à Varsovie où ce nouveau *Quo vadis* ? est impatiemment attendu et d'où il reviendra à Paris, espérons-le, quand Sienkiewicz en aura agréé

dans sa cité polonaise le premier hommage. Et Styka, toujours pris de cette fièvre de travail qui ne le laissera jamais une heure en repos, secouait en gestes infinis son grand corps d'indomptable Scythe et exposait son sujet de demain.



Cliché Moreau frères.

AUX SOUTERRAINS DU CIRQUE

« Une *Vie de Jésus* en trente-trois tableaux, un par année du Christ ?... Ou bien l'*Histoire d'une Société naissante*, avec les catacombes de Rome pour seul décor ?... »

Il me questionnait. Je pouvais bien lui répondre. Et voici ce que j'osai lui dire, moi qui ne sais encore, de la Palestine, que ce

que la merveilleuse *Vie de Jésus* par James Tissot m'en a révélé; cependant que les tapissiers continuaient à rouler les toiles, que les velariums de pourpre et d'amarante fuyaient avec le fond rutilant d'or du cirque, que les carcères noirs se refermaient sur le dernier lion ramené à sa cage, que les cuniculaires des

catacombes disparaissaient aussi avec le premier troupeau de chrétiens, groupé autour de Pierre son premier pasteur, — la vision de Jésus s'évanouissant aussi dans un haut corridor où une barque bleuâtre, évoquant les lacs lointains de Nazareth, le faisaient apparaître l'instant d'un rêve et d'une extase.

Quand je me reporte à la plus ineffaçable impression du passé que nous avons vécu, chacun à sa manière, je me retrouve, avec un ravissement toujours inexprimable, au fond d'une des catacombes de Rome. Par un après-midi de printemps dont la campagne romaine a seule le secret, j'avais laissé les églantiers fleuris et les aubépines en neige aux haies qui bordent Saint-Callixte et, les yeux inondés de soleil, j'avais pénétré dans les étroits et noirs couloirs de la nécropole immense, à la lueur du faible lumignon dont un frère Trappiste nous éclairait. Nous longions, à droite et à gauche, une bordure de tombeaux superposés par assises, entre lesquels le passage était si étroit que nous devions marcher l'un après l'autre, pour avancer à l'infini dans ce royaume de la mort. A l'infini, nous aurions pu circuler dans cette nuit immense qui ne nous rendait pas, à la lueur du flambeau du Trappiste, l'ombre de nos silhouettes mobiles se projetant dans le néant et s'y perdant. Nos pieds mêmes, en foulant la pouzzolane sourde qui s'effritait sous eux, ne pouvaient éveiller le moindre écho dans ces lieux où dort un silence éternel. Chemin faisant, je songeais à la société qui naquit, qui vécut, qui mourut là, trois siècles durant de l'histoire la plus humainement divine. Là, des enfants connurent des sourires que Virgile n'avait

pas pu promettre au fils né de Pison. Là, des fiancés s'aimèrent d'un amour assez vivace pour promettre les siècles futurs aux générations issues de leurs surhumaines étreintes. Là, quand on avait vécu dans la paix des hommes, on mourait dans la paix du Seigneur. La paix ouvrait la vie, et la paix encore le tombeau. *Pax*, lisait-on sur l'un d'entre eux. Sur un autre : *Vivas in pace*. Un troisième disait : *A la petite âme de Nectarée, paix!* Un autre : *Paix à ta douce âme, Domitilla très chère!* Et un autre encore : *Cyprien et Modestiane ici dorment en paix!* Là où l'inscription rudimentaire de l'ignorant et bon *fossor* faisait défaut, une palme sans nom, incrustée dans la tuile, en disait plus, sur celui ou sur celle qui dormait sous le rameau symbolique de la paix, que les plus éloquents discours de ce monde. Il y avait aussi, à l'infini de ces tombeaux, sculptées au coin de l'arcosolium et le signant en quelque sorte, de symboliques colombes qui portaient dans leur bec le rameau de la paix. C'était la paix ici, la paix là; la paix partout. Depuis que cette société naissante de la paix éternelle, après avoir ainsi vécu dans l'ombre pour s'y aimer sans mesure, s'est allongée sur ces lits funéraires afin de s'endormir dans un amour sans fin, le silence de ces cryptes veille sans lumière aux reliques sacrées d'un peuple heureux de n'avoir pas laissé ici-bas d'autre histoire.

« *Pax vobis!* » nous dit le moine conducteur, en nous invitant à sortir.

Je restais seul, le front contre un de ces tombeaux que mes lèvres ardentes baisaient. Jamais la vie ne m'avait paru si vaine.

Jamais la mort ne m'avait semblé si douce... Si j'avais un pinceau, c'est cette *Vie aux Catacombes* que je peindrais. Et qui sait si ce n'est pas aussi le sujet préféré que Styka, avec sa science d'archéologue impeccable et sa conscience de catholique à toute épreuve, ne nous fera pas admirer, demain, pour nous le faire regretter aussi?

Regrettez-vous le temps où, d'un siècle
[barbare,
Naquit un siècle d'or...

Cependant les toiles déenchâssées passaient sous les portes, avec ces vibrations de têtes et de mains qui vous disent adieu et qui remplissent d'émotion, au départ, les personnages ainsi animés des tableaux. C'était *Eunice* baisant plus amoureuxment l'hermès de son divin Pétrone. C'était, sur l'*Étang d'Agrippa*, le radeau fleuri des bacchantes entraînant au vol des cygnes blancs, vers la rive des égyptiens lascifs, le César délirant et ses augustans ivres. Ici, *Néron et Pierre* passaient, l'un comme la peste et la mort, l'autre comme la fécondité et la résurrection. Là, l'*Incendie de Rome* crépitait et laissait voir, dans ses laves de feu et ses tourbillons de fumée, comment s'en allaient les vieilles villes maudites, pour faire place aux nouvelles cités de la paix. Et puis, *Vinicius sur les berges du Tibre* où son cheval, fou comme le cavalier, l'emportait à travers les flammes vers la blanche Lygie. Et puis, *Ursus tuant Croton* dans un combat que l'Héraclès païen dût jalouser à l'Hercule chrétien. Et encore ce même *Ursus terrassant l'Aurochs* et déliant la blanche nudité de Lygie sur la croupe poilue du bison fauve, entre les roses qui la parent insolentes d'impudicité, et la foule du cirque qui s'agite sur les gradins et demande grâce pour la victime et son sauveur. Et encore la si touchante apparition de Jésus rentrant à Rome, quand Pierre en sort, sur



ACTÉ

JAN STYKA



Cliché Moreau Frères.

LES CHRÉTIENS LIVRÉS AUX BÊTES

Ayuntamiento de Madrid

JAN STYKA



Cliché Moreau frères.

URSUS TERRASSANT L'AUROCHS

Ayuntamiento de Madrid

la dalle du *Quo vadis?* qui gardera désormais l'empreinte des pieds du Maître et le souvenir des larmes de l'Apôtre. Et la *Mort de Pierre*, si différente de la *Mort de Néron*; le Pape, sur son gibet de gloire, envoyant « à la Ville et au Monde » la première bénédiction des pontifes romains; le César, le stylet

de son infamie dans la gorge jusqu'à la garde, ne pouvant adresser sa dernière malédiction au Sénat par ses augustans pleutres qui fuient la villa du régicide où seule, par pitié pour l'Imperator abandonné, la maîtresse Acté veille.

« Mais c'est une œuvre de maître ! » dit simplement le maître



Cliché Moreau frères.

QUO VADIS, DOMINE?

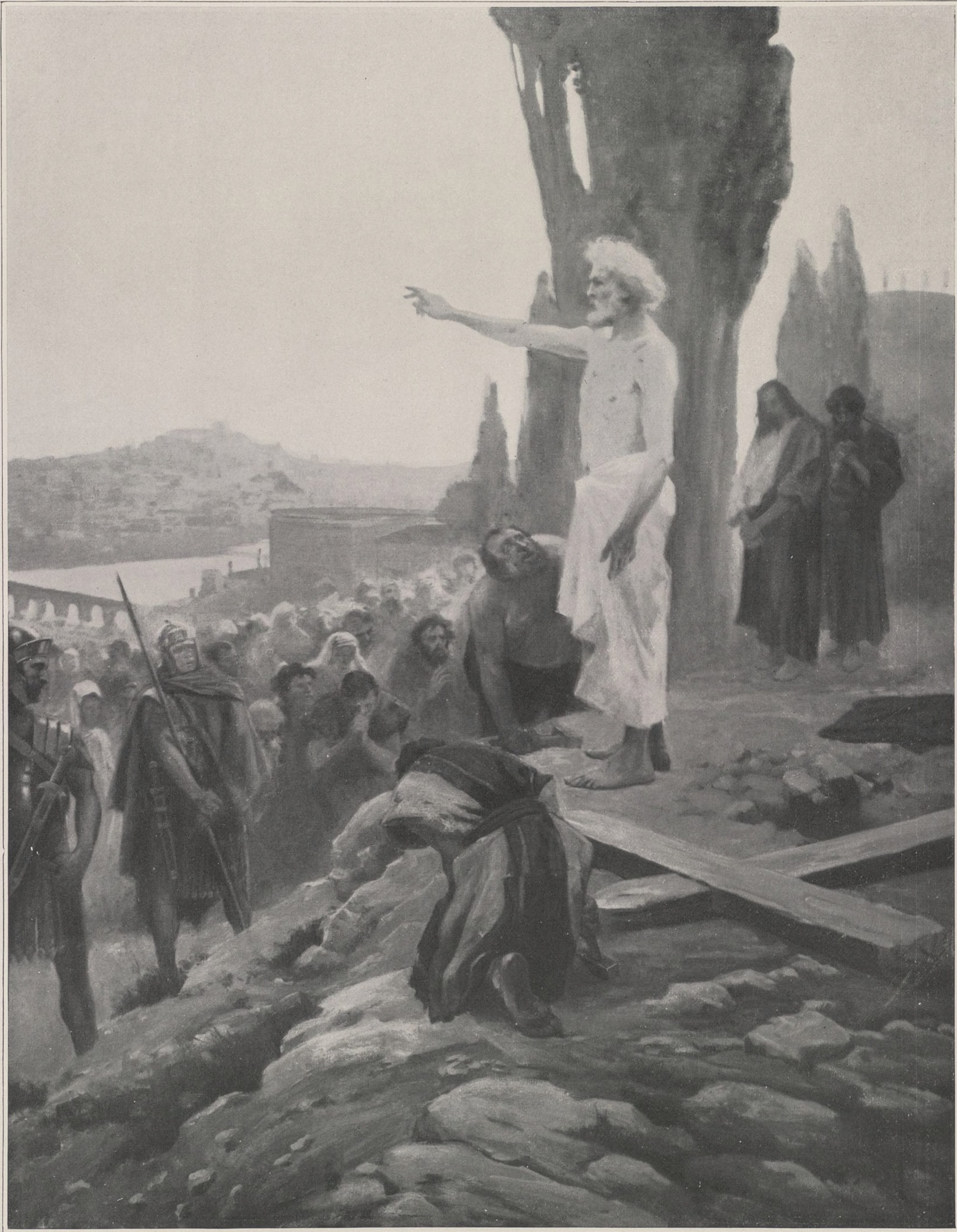
Gérome qui assiste à ce départ et qui avoue, devant ces érudites reconstitutions du cirque, de sa spina et de ses vomitoires, que, même après son tableau célèbre des *Chrétiens aux Lions*, après les *Torches vivantes* de Siemiradsky et quelques autres réminiscences classiques de la période néronienne, on

a plaisir à reconnaître à celle-ci plus d'envergure peut-être.

« Si c'est une œuvre telle, je la dois, Maître, au jeune élève qui m'y a aidé ! » ajoute fièrement Styka. Et l'heureux père présente à Gérome son fils, un enfant encore, à qui revient l'honneur d'avoir peint les animaux les plus féroces de l'arène sanglante.

A mesure que les ouvriers apportaient les toiles sur le trottoir de la chaussée, ils les reclouaient sur des châssis nouveaux, devant les passants intrigués qui firent bientôt foule. La veille, sur cette même Place Blanche, non loin du cimetière Montmartre où les admirateurs d'un autre brossier de grandes toiles

avaient conduit sa dépouille mortelle, une autre foule avait piétiné ce trottoir. C'étaient, aux funérailles de Zola, sous la garde des chevaux et des sabres qui en retenaient la houle noire et l'envahissante marée, les masses réfractaires des temps nouveaux dont *la Curée* et *Germinal* sont les livres préférés où elles



Cliché Moreau frères.

BÉNÉDICTION « URBI ET ORBI »

s'apprennent à lire. Sur ces déshérités de la fortune, pour qui la résignation est une lâcheté et l'espérance d'une vie meilleure une insulte à la réalité et à l'atrocité de la vie actuelle, que peuvent encore un *Évangile* de Jésus, un *Quo vadis?* de Sienkiewicz ou de Styka : ces « vieilles chansons » d'un temps fini, ainsi qu'un

de ces conducteurs de foules les appelait naguère?... Et pourtant, devant ces tableaux que les emballeurs chargeaient dans les voitures, ces mêmes hommes de la veille s'arrêtent aujourd'hui, regardent, contemplent, s'émeuvent, s'attendrissent, et finissent par découvrir au fond de leurs âmes noires un reste d'enthous-

siasme pour cet autre exciteur des foules, pour ce Jésus de Nazareth qui conduisait les siennes, non à la haine mais à l'amour, non au désespoir mais à l'espérance, non aux révolutions sanglantes mais aux pacifiques évolutions des pauvres vers les riches et des riches vers Dieu, le commun maître de tous. Un

mouvement de béatitude inclinait ces têtes sombres vers ces scènes chrétiennes, bien différent de celui qui les avait penchées précédemment vers une tombe qui ne leur rendra pas son mort. Au lieu des pistolets et des sabres que la Garde hésitante avait cherchés en tâtonnant pour maintenir cette foule, c'était une



Gliché Moreau frères.

MORT DE NÉRON

sérénité auguste qui revêtait ces mêmes visages d'une bonté rayonnante et communicative. Et un peintre, avec sa palette et ses pinceaux pour pacifique armure, avait suffi à cette passagère évolution. Pourquoi de si puissants exemples ne parlent-ils pas plus souvent au monde heureux de les suivre? Pourquoi, aux

lendemains troublés de *Germinal*, ne serions-nous pas unanimes à applaudir à la résurrection de *Quo vadis*? et de ses vaillants thaumaturges?

Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers un monde enchanté?...

BOYER D'AGEN.